

SELECTED PAPERS FROM THE XXII WORLD CONGRESS OF PHILOSOPHY

L'IDÉE DE RENAISSANCE

BERTRAND SAINT-SERNIN

EMERITUS, PARIS-SORBONNE

ABSTRACT: The term “Renaissance” usually applies to a period in European history during which the Greco-Latin culture was rediscovered and modern science started. We show that “the Idea of Renaissance” indicates a universal process: a community (a nation, for example), identifying needs that it does not know how to satisfy by itself, and recognising that another community already satisfies them, tries first to acclimate the external process, and then becomes a creative entity. Several interpretations of this process have already been given: we study three of them: the law of the three states by Auguste Comte, the notion of “a single revolution” in Kant’s *Critic of Pure Reason* and *Critic of Judgement*, and the notion of “scientific revolution” by A. A. Cournot. Thus conceived, Renaissance means a challenge in which all cultures are equally involved: discovering, even elsewhere, the means of satisfy needs which are related to scientific knowledge and know-how; trying to assimilate them; and making them productive and indigenous by becoming creative.

AVANT-PROPOS

Il y a juste un siècle, le Congrès international de Philosophie se tenait en Allemagne, à Heidelberg. Le 28 octobre 1908, peu après le Congrès, lors d’une réunion de la Société française de Philosophie, Henri Bergson fit la réflexion suivante sur les Congrès internationaux de philosophie:

Si, dans les congrès de physiologistes, de chimistes, de physiciens et de mathématiciens, on approfondit des problèmes généraux ou spéciaux de physiologie, de chimie, de physique et de mathématiques, il me semble que, dans un congrès de philosophes, il faut faire d’abord de la philosophie, la philosophie étant entendue comme une recherche qui, par un côté, est étroitement liée sans doute à la science positive, mais qui en est indépendante par d’autres et possède sa méthode propre.

C'est en respectant la proximité avec les sciences mais sans croire que la philosophie soit «indépendante des sciences» que je me propose de contribuer au thème choisi pour le Congrès international 2008: «Repenser la philosophie», en traitant de l'idée de «renaissance».

En effet, l'interdépendance croissante entre les nations, les effets des découvertes scientifiques et des inventions technologiques sur la vie quotidienne des hommes et sur la puissance des États, le caractère de plus en plus collectif de la recherche posent des problèmes inédits en philosophie des sciences, comme en politique. Nous nous posons ici la question: comment faire en sorte que, progressivement, toutes les nations entrent dans le réseau scientifique et technologique mondial qui se construit sous nos yeux?

INTRODUCTION

La Renaissance, d'où sortit la science moderne au cours du XVII^e siècle, a-t-elle été un événement unique, impossible à reproduire? Ou bien l'idée de renaissance désigne-t-elle un processus général qui peut se répéter? Dans le 1^{er} cas, étudier la Renaissance telle qu'elle s'est produite en Europe est l'affaire des historiens; dans le 2^{ème} cas, l'idée de renaissance mérite l'attention non seulement des scientifiques et des politiques, mais aussi des philosophes, puisque, si nous savons en décrypter le sens, elle nous fera mieux comprendre comment les nations peuvent se moderniser et accroître leur puissance en entrant dans le réseau scientifique et technologique mondial.

Disposons-nous d'éléments pour choisir entre ces deux hypothèses? La réponse est: oui. La thèse que nous soutenons est la suivante: le terme de "renaissance" ne désigne pas seulement un événement historique dont l'Europe fut le théâtre aux XV^e et XVI^e siècles; il désigne aussi un ensemble d'attitudes, de démarches et de décisions fondées en raison et susceptibles de se reproduire en d'autres temps et en d'autres lieux.

I. LA RENAISSANCE EUROPÉENNE

1° La Renaissance européenne en tant qu'événement

De quoi est fait l'enchaînement de circonstances d'où naît au début du XVII^e siècle la science moderne?

i) La première Renaissance

À partir des années 1420 et jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, des érudits de Byzance firent passer en Italie les manuscrits grecs et latins qu'ils voulaient sauver. De leur côté, les gens cultivés de Florence et, progressivement, de l'ensemble de l'Europe s'attachèrent à redécouvrir l'héritage gréco-latin, dans les sciences, mais aussi en art, en droit, dans les techniques, etc. Ce fut la première Renaissance, celle de la reprise de l'héritage antique et de son assimilation.

ii) *La seconde Renaissance*

Puis, au sein de la “République des Lettres” (Marc Fumaroli) qui se formait, souvent à l’extérieur des institutions existantes, on s’aperçut qu’il était possible d’aller plus loin que les Anciens, et de découvrir de nouvelles voies dans les sciences, les techniques, la création artistique, le domaine religieux. Ce fut la seconde Renaissance, celle du XVI^e siècle.

C’est sur ce terreau que naquit au début du XVII^e siècle la science moderne.

iii) *La lenteur du processus de la Renaissance*

Si l’on prend comme référence le cas de l’Europe, on constate que la “Renaissance” s’étend sur deux siècles et demi, depuis le transport en Italie des manuscrits scientifiques et philosophiques de l’Antiquité (dans les années 1420–1450) jusqu’à la naissance de la science moderne (1596–1612) et à l’établissement d’une physique universelle (1687).

iv) *Les théories sont retravaillées en permanence*

À peine conçue, la “première synthèse de la physique”—comme la nomme Whitehead, qui en situe le centre de gravité en 1642 (année de la mort de Galilée et de la naissance de Newton)—donne lieu à des remaniements internes si considérables que, de 1687 à 1787, des *Principia* de Newton à la *Mécanique analytique* de Lagrange, la conceptualisation et le mode d’exposition de la physique changent profondément.

v) *Rareté et inégale répartition des lieux d’excellence*

Dans la Grèce antique et depuis les débuts de la science moderne jusqu’à aujourd’hui, les foyers de découverte scientifique ont été peu nombreux et très inégalement répartis. Comme la puissance des empires et la sécurité des États ne requéraient pas un dynamisme scientifique propre, cette répartition hétérogène des hauts lieux de connaissance ne préoccupait ni les autorités politiques ni les particuliers. Ce n’est plus le cas aujourd’hui car l’accès aux biens élémentaires (eau potable, électricité, soins médicaux, instruction, sécurité, etc.) dépend de plus en plus de l’insertion des sociétés dans les échanges scientifiques et technologiques.

Bilan: L’élément déclencheur de la Renaissance européenne fut donc la réappropriation de l’héritage gréco-latin par l’Italie et le reste de l’Europe, à partir des années 1420, quand l’Empire byzantin se défait. Les savants craignent que l’héritage intellectuel et spirituel de l’Antiquité disparaisse; ils veulent en assurer la diffusion et la réplique (rôle des copistes, puis des imprimeurs); et prennent conscience que, sur la base de celui-ci, on peut aller plus loin et faire autre chose.

2° Les traits universels de la renaissance européenne

Quand on scrute cet ensemble historique complexe, on y discerne certains traits universels.

i) La Renaissance est le fruit du rationalisme chrétien

La Renaissance européenne est un “miracle chrétien”, au sens où Renan parle du “miracle grec”. Non seulement parce que les savants qui fondent la science moderne sont croyants; mais surtout parce qu’ils pensent que la raison humaine peut découvrir les opérations de la nature, c’est-à-dire, pour eux, les modalités de la création de l’univers. C’est possible, à leurs yeux, parce que Dieu a créé l’homme «à son image et à sa ressemblance» (*Genèse 2*).

ii) La science est la «sécularisation» du rationalisme chrétien

Cette conviction d’origine religieuse se sécularise (en s’appliquant à la nature) et s’explique en un programme ouvert de recherches scientifiques. Un grand témoin, à la fois métaphysicien et géomètre, Malebranche (1638–1715), membre de l’Académie des Sciences de Paris, l’atteste à la fin du XVII^e siècle, quand la science moderne a déjà pris racine: parlant de l’idée de l’étendue, idée que «les géomètres et les bons physiciens» contemplent, il déclare: «elle est si féconde en vérités, que tous les esprits ensemble ne l’épuiseront jamais». De son côté, Leibniz, dans les *Essais de théodicée*, publiés en 1710, six ans avant sa mort, va dans le même sens, en se situant, non plus du point de vue de la raison humaine, mais du point de vue de la sagesse de Dieu. Il fait preuve, nous dit Maurice Blondel, d’un «réalisme supérieur».

iii) L’universalité de la raison

Les grands humanistes européens du XVI^e et du XVII^e siècles sont convaincus de l’universalité de la raison. À leurs yeux, l’égalité entre les hommes—et, par exemple, entre la civilisation chrétienne de l’Europe et les civilisations d’Extrême-Orient—ne se limite pas à la vie ici-bas. Les hommes sont égaux par la raison; mais ils sont aussi égaux devant l’espérance du salut.

iv) Une nouvelle conception de la liberté

Le rationalisme classique, solidaire de la science moderne, est imprégné d’une idée de la liberté qui s’inspire de la Bible et de la philosophie grecque. Cette conception comporte les traits suivants: (a) Alors que, dans la pensée antique, seul le sage parvient à la liberté, dans la pensée chrétienne, la liberté est un attribut de l’homme en tant qu’homme. Cette idée, une fois laïcisée, a favorisé la notion de démocratie. Bien plus, un dialogue avec Dieu est possible (Abraham); (b) les individus ne constituent pas des entités séparées: ils sont interconnectés si bien que l’Humanité tout entière forme un «corps»; (c) les premiers siècles du christianisme ayant été marqués par des persécutions, les nouveaux convertis savent que «témoigner» peut conduire à la mort. Or tout le monde n’a pas la vocation du martyr: d’où l’idée que, ce que nous ne sommes pas capables de faire en action, nous pouvons au moins l’approcher par l’affection et que, si l’excellence nous fait défaut, nous pouvons en pallier le manque en restant liés aux plus exemplaires: «*si non excellentia connexione*», dit saint Augustin (*Sermo 280*). En d’autres termes, les hommes accèdent à la liberté et à la raison par des efforts conjugués et par la

conscience que tous les hommes forment une même communauté; (d) enfin, dès l'origine, on trouve l'amorce de ce que nous appelons aujourd'hui la «laïcité», à savoir l'idée que les hommes, pour s'organiser et faire leur histoire, doivent compter sur leurs ressources propres, et non sur une «loi divine» qu'ils auraient à appliquer.

Bien entendu, ces idéaux ont souvent été perdus de vue et bafoués: il n'en reste pas moins qu'ils ont imprégné l'Europe et, par-là, dans une large mesure, le reste du monde.

Bilan: De ces observations, il ressort que la Renaissance, en tant qu'événement historique singulier, comporte des traits qui se prêtent à une universalisation: (a) croyance que tous les hommes ont part à la liberté et à la raison; (b) assurance que l'esprit humain est armé pour connaître l'univers; (c) conviction que, quoique l'humanité soit fragmentée en "sociétés closes" (Bergson) méfiantes et portées à se faire la guerre, elle a pour vocation de jeter les bases d'une "société ouverte", s'organisant pour régler ses différends par la négociation plutôt que par la violence; (d) certitude que la démocratie et la libre discussion des idées favorisent la recherche (John Herschel, 1830).

II. LA «RENAISSANCE» COMME MODÈLE D'ACQUISITION DE LA CONNAISSANCE

L'idée de renaissance véhicule le message suivant: l'humanité forme une seule communauté. Cependant, à certains moments de leur histoire, les sociétés découvrent dans d'autres cultures des idées, des savoir-faire, des idéaux dont elles ont besoin pour leur propre développement. Pour les acquérir, elles doivent intérioriser un modèle extérieur. Si l'opération réussit, la société qui a assimilé un héritage étranger découvre qu'elle possède en elle-même la capacité d'enrichir cet héritage et de devenir à son tour créatrice.

La renaissance est un processus en trois temps: (a) prise de conscience d'un besoin qu'une autre culture a su satisfaire; (b) assimilation intelligente du modèle extérieur; (c) originalité créatrice.

Pour essayer de comprendre ce processus, nous nous référons à trois modèles du devenir historique dans les sciences: 1° la «loi des 3 états» d'Auguste Comte; 2° la théorie kantienne de l'imitation créatrice; 3° la théorie des "révolutions scientifiques" de Cournot (comparée à celle de Thomas Kuhn).

1° Renaissance et loi des trois états

Selon Auguste Comte, toute société et tout individu passent par trois formes d'intelligence et de sensibilité. La célèbre loi des trois états nous aide à comprendre à quelles conditions une société devient originale et créatrice.

i) L'état théologique

Dans l'état «théologique», la renaissance est l'action de renouer avec une histoire sacrée, avec la sagesse ancienne dont la tradition est porteuse, avec la *science* qu'elle inclut.

Prenons comme exemple la conception selon laquelle l'Afrique a été autrefois détentrice d'une sagesse, voire d'une science qui a fécondé l'Égypte puis la Grèce. Le raisonnement est le suivant: Hérodote et Platon nous disent que c'est de la sagesse de l'Égypte que la Grèce s'est nourrie. Or la civilisation égyptienne vient des sources du Nil, où se trouvaient jadis de puissants royaumes africains. Ceux-ci lui ont donc servi de nourrice. On reconstitue ainsi une filiation sacrée, selon ce qu'Auguste Comte appelle l'état théologique de la pensée: à l'origine les hommes bénéficiaient d'une instruction divine, ils pouvaient ainsi accéder au «laboratoire divin de la nature», selon l'expression de Goethe. Cette sagesse sacrée contenait, sous une forme voilée, la «science» moderne. Savoir, c'est se ressouvenir d'une science enfouie, science plus profonde que nos miettes actuelles. Être sage, c'est retrouver le passé et lui être fidèle; et non essayer d'inventer une science nouvelle.

ii) L'état métaphysique

C'est celui dans lequel l'esprit prend confiance en lui-même: il ne situe plus dans un passé mythique l'état où les hommes partageaient le savoir des dieux; car il estime que l'esprit est porteur d'un pouvoir analogue à celui des dieux. Prenons un exemple moderne: au début du XIX^e siècle, la *Naturphilosophie* romantique et l'Idéalisme allemand manifestent une confiance absolue dans les pouvoirs de l'esprit: l'esprit porte en lui-même, pensent-ils, le monogramme de la nature, car Esprit (*Geist*) et Nature (*Natur*) sont faits de la même étoffe. Mais Schelling et Hegel échouent dans le domaine de la physique et de la chimie, parce qu'ils attribuent à tort les mêmes lois à l'Esprit et à la Nature.

iii) L'état positif

Le rêve de pénétrer les causes ultimes des choses disparaît. On accepte l'idée que la nature, c'est l'Autre. Auguste Comte nous dit: Cessons de croire que la nature est à l'image de notre psychisme: ce n'est pas par introspection que nous accédons à ses lois, mais par l'observation et, plus encore, par l'expérimentation. Auguste Comte rejoint Francis Bacon.

Bilan. La loi des 3 états a le mérite de clarifier les conditions qui sont nécessaires pour que l'esprit soit créatif dans le domaine des sciences de la nature. Quand ces conditions nous satisfont, l'esprit peut être dit «positif».

Il aurait très bien pu se faire, en effet, que la nature nous restât opaque: il aurait suffi pour cela que les mathématiques ne nous aident aucunement à formuler des lois, tout simplement parce que rien de stable n'aurait existé dans la nature.

Auguste Comte nous fait comprendre que l'idée de renaissance ne devient féconde au point de vue scientifique qu'à partir du moment où l'esprit reconnaît la nature comme une étrangère dont il faut essayer de percer les lois. L'âge positif est l'âge du rationalisme, c'est-à-dire un état dans lequel l'homme fait confiance à l'ordre des choses.

2° Renaissance et imitation créatrice (Kant)

Il existe une 2^{ème} conception de l'enchaînement des événements dans un processus de «renaissance», c'est celle que Kant expose dans la *Critique de la faculté de juger*: dans les sciences—et dans les sciences seulement—, nous pouvons refaire les démarches des découvreurs et, en les imitant, les dépasser. Cela implique deux conditions: i) que le temps ne soit pas cyclique, mais linéaire et progressif; ii) que l'imitation conduise à l'invention.

Kant observe: la reprise d'un modèle antérieur de connaissance ne peut être une action libre et créatrice que dans les sciences. Pourquoi dans les sciences? Et pourquoi *seulement* dans les sciences?

La réponse de Kant à ces deux questions est simple: (1) la recherche de la vérité, dans les sciences, est facilitée par le fait que les grands découvreurs laissent des traces de leurs démarches, si bien qu'on peut mettre ses pas dans les leurs; (2) là où il n'y a pas science, mais art ou technique, l'imitation perd sa transparence parce que les créateurs eux-mêmes ne savent pas comment ils ont produit leurs œuvres (Kant cite l'exemple d'Homère et de Wieland).

Il y a donc dans la science quelque chose d'unique: (1) ses démarches sont assez explicites pour être refaites par d'autres (d'où le fait que les *Éléments* d'Euclide ont servi de manuel de géométrie et d'arithmétique pendant deux millénaires); (2) on constate que ceux qui «imitent» deviennent à leur tour des maîtres qui innovent.

Tel est le modèle kantien du processus de «renaissance»: mettre ses pas dans ceux des découvreurs; les imiter; et aller plus loin qu'eux.

3° Renaissance et révolutions scientifiques

Dans la conception kantienne de la «renaissance», une fois que l'esprit est mis sur la voie de la science, il n'y a plus besoin d'autres «révolutions scientifiques».

Or, au XIX^e siècle, il devient évident que la science elle-même a une histoire et que, au cours de ce développement, des changements d'état (de structure, de conjectures, de modes d'observation et d'expérimentation) se produisent. D'où l'idée que ce que nous appelons une «renaissance» est en fait une «révolution scientifique».

i) La théorie des «révolutions scientifiques» de Cournot

Le premier philosophe à avoir proposé une théorie des «révolutions scientifiques», c'est Antoine Augustin Cournot (1801–1877) dans ses *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes* (1873). L'idée de «révolution scientifique» substitue à l'idée kantienne d'un changement d'état unique et définitif—l'accession de l'entendement à la science—la vue selon laquelle les sciences au cours de leur histoire revêtent une suite d'états différents et que ces changements d'état constituent, dans certains cas, des «révolutions scientifiques».

Une «révolution scientifique», c'est la découverte d'une clef plus puissante que la clef jusque-là disponible pour décrire (et, si possible, expliquer) comment fonctionne la nature. Selon Cournot, la substitution du modèle astronomique de Copernic à celui de Ptolémée ne fut pas une complète «révolution»: en effet, les

deux représentations du système solaire sont géométriques; et elles ne fournissent aucune explication du mouvement des corps célestes. La vraie «révolution scientifique», par rapport à l'astronomie de Ptolémée et même de Copernic, est celle qu'opèrent Kepler, Galilée, Descartes et, surtout, Newton. Ce dernier fournit en effet une explication du mouvement des planètes autour du soleil. C'est la fondation de la *dynamique* qui constitue la révolution. Cournot parle d'un *siècle* révolutionnaire.

Cournot aperçoit bien que la clef de la mécanique ne permet pas de pénétrer dans le domaine des liaisons chimiques; la chimie de synthèse, à partir de 1828, va reproduire des substances existantes et en introduire de nouvelles dans la nature..

Il remarque aussi que, dans les années 1860, l'histoire naturelle n'a pas atteint un état scientifique: il loue Darwin, mais il estime que l'usage qu'il fait des probabilités n'est pas adéquat. Il pense donc qu'il y a une révolution probabiliste à venir en physique et dans les sciences de la vie. Il n'est pas relativiste car, selon lui, l'invention d'une clef nouvelle ne disqualifie pas la précédente: elle en conserve les résultats empiriques attestés. Un tel rationalisme est un réalisme.

Cournot est réaliste. Il ne croit pas que la nature recèle des secrets à jamais soustraits à l'observation et à l'analyse. Il estime que l'esprit humain est capable, devant deux constructions logiques, de dire si l'une est une représentation fidèle des processus naturels et l'autre non. Il ne voit pas de raison pour que l'esprit de l'homme soit incapable de découvrir les enchaînements causals des processus naturels: pas entièrement ni partout, bien sûr, mais en tout cas par endroits.

ii) Renaissances et révolutions scientifiques

L'introduction, en philosophie des sciences, de l'idée de «révolution» modifie l'idée de «renaissance»: si, en effet, l'histoire des sciences est ponctuée par l'émergence de théories nouvelles, qui sont comme des clefs de plus en plus puissantes pour expliquer les processus naturels et unifier les lois de la nature, il doit aussi y avoir une pluralité de «renaissances», qui sont comme la reprise d'héritages en vue de les assimiler et de les faire fructifier. La notion de «renaissance» désigne un processus général qui a eu lieu en Europe et qui se produit ailleurs. Il s'agit d'un changement d'état par lequel un ensemble de connaissances retrouve ou conquiert le statut de «science», c'est-à-dire une solidité théorique et empirique.

III. REPENSER L'IDÉE DE RENAISSANCE

i) Le pari du réalisme

Pour que l'idée de renaissance n'en reste pas à l'état théologique ou métaphysique, il faut qu'elle ne soit pas conçue comme le retour mythique à un âge ancien, mais comme un effort systématique et volontaire pour mettre au jour les processus naturels.

C'est un pari philosophique, celui du réalisme. Il exprime la conviction que la nature n'est pas impénétrable à l'esprit fini des hommes. L'esprit humain peut juger

si une construction théorique représente fidèlement ou non des opérations de la nature. Il s'agit là d'une conjecture forte, qui n'est pas généralisable à l'ensemble de la nature. Elle n'est testable, en effet, que localement, dans une discipline déterminée.

ii) le pari du travail collectif

Les «renaissances», au XXI^e siècle, auront une forme différente de la Renaissance européenne, car la rationalité scientifique et technologique repose davantage aujourd'hui sur l'interaction collective des hommes que sur le seul génie des individus.

Les «renaissances» exigeront, en particulier, des institutions qui favorisent, à l'échelle du monde, ce que, il y a déjà plus d'un siècle, le sociologue Émile Durkheim appelait la «communion des intelligences».

Peut-on préciser en quoi consistera cette «communion des intelligences»? Et quelles sont les institutions qui la favoriseraient? C'est là l'une des questions que recouvre le thème de notre Congrès: «Repenser la philosophie».

iii) Le pari d'une philosophie qui soit une cosmologie ou, comme dit Whitehead, «An Essay in Cosmology»

Puisque nous avons pour tâche de «repenser la philosophie», nous devons essayer de préciser quelles sont les choix qui se présentent à nous. On peut essayer de les présenter sous la forme d'un arbre de décision.

La philosophie peut-elle être indépendante du savoir positif (des sciences) ou non?

Pour ma part, je réponds: Non. Dans cette perspective, on refuse de fonder la philosophie sur la seule connaissance ordinaire: la perception, l'introspection, l'observation du monde social et naturel environnant. C'est le refus de la phénoménologie, fondé sur l'idée que la perception ne nous livre pas les traits les plus profonds du monde réel.

On choisit alors d'asseoir la réflexion philosophique sur les mathématiques, les sciences de la nature (physique, biologie, physiologie, sciences cognitives, etc.) et les sciences sociales. Du même coup, le «réel» n'est plus seulement le monde environnant (*Umwelt*), ni non plus uniquement la Terre, mais l'univers.

Si le réel, c'est l'univers et si nous en sommes des productions, il est clair que nous ne pouvons pas découvrir le sens de notre destinée individuelle et du sort collectif de l'Humanité en négligeant les processus qui nous lient à la nature et, plus généralement, à l'univers.

C'est clair pour ce qui concerne le réchauffement climatique; mais c'est également évident quand on considère les actions que la biologie et la médecine nous permettent de faire.

Repenser la philosophie, c'est donc repenser les liens substantiels (Le «*Vinculum substantiale*» de Leibniz) qui nous attachent à l'univers.